

La transfiguration, carême 2017

par f. Dominique-Marie

L'évangile de ce 2^e dimanche de carême, dans la tradition antique de l'Eglise, est toujours l'évangile de la Transfiguration, que nous lisons dans la version de saint Matthieu. Et c'est une étape importante, dans la formation des catéchumènes, ces adultes qu'on préparait au baptême tout le long du carême, dans l'Eglise ancienne. Il s'agissait pour eux de comprendre, à travers cet évangile de Jésus transfiguré, lumineux, qu'ils allaient s'attacher pour toujours à celui qui est la Lumière de nos vies. Alors, lire avec son cœur et avec son intelligence l'évangile de la transfiguration, et y donner foi, c'est donc bien vouloir quitter pour toujours les ténèbres et faire le choix de la vraie Lumière. Et qu'est-ce que ça veut dire exactement pour nous, « faire le choix de la vraie Lumière » ? Ce n'est pas seulement une décision de notre volonté, de notre raison, c'est aussi un accueil de la grâce gratuite de Dieu, de la grâce baptismale justement, symbolisée par le vêtement blanc reçu au baptême. Vous connaissez cette invitation de Grégoire de Nysse aux catéchumènes : *Tu es hors du paradis, ô catéchumène, tu partages l'exil d'Adam, notre premier père, mais maintenant, la porte s'ouvre. Dépouille-toi du vieil homme, comme d'un vêtement souillé, et reçois le vêtement d'incorruptibilité que le Christ te présente. Le vêtement de lumière*¹.

Grégoire de Nysse dit bien les choses : c'est le Christ lui-même qui nous présente ce vêtement de lumière pour notre vie. Il nous regarde, il nous aime, et il nous revêt du vêtement. Saint Jean de la Croix dit : *Les parcourant du regard, par son seul visage, il les laissa vêtus de beauté*...²

¹Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse*, PG 44, 420 C

²Cité par M. Zundel, *L'évangile intérieur*, p. 34.

Avant de venir au texte même de saint Matthieu, et de relire avec vous, dans la foi, cet évangile de la Transfiguration, j'ai pensé, en méditant sur la lumière divine, qui éclaire notre vie, à (au moins) deux arrière-plans bibliques, très beaux et très intéressants pour un chrétien.

La création de la lumière

Le premier, c'est le moment de la création de la lumière, tel qu'il est raconté dans le livre de la Genèse.

01 AU COMMENCEMENT, Dieu créa le ciel et la terre.

02 La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux.

03 Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

04 Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres.

05 Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Ce qui est très intéressant, c'est que Dieu n'est pas lui-même la lumière, il la crée. Le monde n'est pas une émanation de Dieu, le monde ne s'écoule pas de Dieu, la lumière n'est pas un écoulement de la divinité. Le texte biblique fait entendre qu'il y a une parole créatrice. Verset 3 : « Dieu dit : « que la lumière soit ». C'est parce que Dieu « dit », que les choses (qui ne sont pas Dieu) se mettent à être, à exister. Et la première chose qui ne soit pas Dieu et qui se mette à exister, c'est la lumière. Cette lumière a pour effet – extraordinaire – de mettre de l'ordre dans le désordre chaotique initial. Sans lumière, pas de création possible : seule, la lumière permet de comprendre les contours de la création, des choses créées, elle n'est pas Dieu et elle n'est pas non plus les choses créées, mais elle est l'élément privilégié du rapport entre Dieu et sa création. Verset 4 : *Dieu vit que la lumière était bonne*. Ce mot « bon » (*tov* en hébreu) est prononcé pour la première fois dans l'Écriture sainte, à propos de la lumière, elle est la première chose bonne dans l'histoire du monde. Elle met de l'ordre, de la séparation, de la clarté, de l'intelligence, elle se fait voir autant qu'elle fait voir.

Et dès lors, la lumière est liée pour toujours à la question de la séparation entre le *chaos* et le *cosmos*, entre le désordre et l'ordre, et comme les appelle Dieu lui-même, le premier matin du monde, entre la nuit et le jour ! C'est la lumière, séparée des ténèbres, qui permet le jour. Dès lors aussi, la lumière qui est « bonne » s'adresse à chacun : Veux-tu vivre de nuit, ou de jour ? C'est une question qui va au-delà de la simple morale, c'est une question de choix de vie fondamental : resteras-tu dans la confusion ou veux-tu vivre dans la clarté ?

Il y a cette belle expérience concrète, physique, que nous pouvons faire le matin, très tôt, à l'aube, en sortant dans la campagne, on ne distingue pas encore les formes précises, on voit une colline, un arbre, c'est peut-être une colline, peut-être un arbre, on ne distingue pas exactement et puis le jour se lève, la lumière vient chasser la confusion, et dans la clarté tout apparaît soudain, nettement. C'est cela, la question vitale : quand la lumière va-t-elle dessiner les contours précis de l'amour ?

On raconte dans le judaïsme cette histoire du vieux rabbin qui demande à ses disciples à quel signe on peut reconnaître le moment précis où la nuit s'achève et où le jour commence. Un disciple interroge : « Est-ce quand on peut distinguer de loin un chien d'un mouton » ? Non, répond le rabbin. « Alors, demande un autre disciple, est-ce quand on peut distinguer sans peine un dattier d'un figuier » ? Non, répond le rabbin. « Mais alors, disent les disciples, quand est-ce donc » ? Et le rabbin répond : « C'est lorsque, perdu dans une foule, le visage de n'importe quel inconnu vous *devient aussi précieux* que celui d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un époux, d'une épouse... Jusque-là, il fait encore nuit dans votre cœur ».

Dieu dit : « que la lumière soit ». Le matin se leva enfin, et le jour se fit dans mon cœur.

La flamme du buisson ardent

Deuxième entrée biblique, le « buisson ardent » au livre de l'*Exode*. Vous savez bien comment ça se passe exactement. C'est un récit très fin, très subtil, très beau. Moïse est parvenu à la montagne de Dieu et l'ange du Seigneur (ce qui est une précaution littéraire, un euphémisme biblique, pour dire que c'est le Seigneur lui-même) lui apparaît *dans la flamme d'un buisson en feu*. C'est curieux, ce choix du Seigneur : un buisson d'épines, ça n'est pas très noble, et même c'est le contraire, vous vous rappelez le livre 9 des Juges : le buisson d'épines est le dernier auquel on pense pour être roi, le plus mauvais de tous les arbres.

Les exégètes juifs se sont étonnés que Dieu ait choisi un buisson d'épines, mais un beau midrash interprète admirablement ce choix divin. Les rabbins sont réunis, et ils discutent sur le verset biblique : *Pourquoi dans un buisson d'épines, demande-t-on. Rabbi Eliezer répond : « Parce que le buisson d'épines est le plus humble des peuples ». Mais Rabbi Jochanan répond : « C'est parce que le buisson d'épines est la haie des jardins, et Israël est la haie du monde ». Alors Rabbi Josué prend la parole : « C'est parce que le buisson d'épines est l'arbre douloureux, Dieu souffre quand souffrent les Hébreux ».*

Et dans ce pauvre buisson souffrant, brûle une flamme qui ne consume pas le buisson. Quel mystère ! Saint Cyrille d'Alexandrie³ explique que ce buisson, finalement, est une figure de l'incarnation. C'est le Sauveur qui apparaît à Moïse, le buisson c'est l'humanité, la flamme c'est la divinité. Normalement, dit Cyrille, la flamme divine en entrant dans le buisson humain, aurait dû le brûler, mais Dieu a voulu que l'humanité soit capable de contenir la divinité. Ainsi, le feu n'a pas consumé le buisson, il l'a illuminé.

Les interprétations juives sont là aussi très intéressantes, parce qu'elles soulignent que la grande expérience que commence à faire Moïse, en regardant un « buisson qui ne se consume pas », c'est que les forces de la nature (même un

³Sur l'*Exode*, PG 69, c. 414-415.

feu dévorant) ne peuvent rien contre la matière, aussi longtemps que Dieu ne le permet pas. Un buisson brûle si Dieu veut, mais s'il ne veut pas, le feu peut bien protester, il est impuissant. Moïse doit comprendre que rien n'est impossible à Dieu.

Alors Moïse, devant ce mystère magnifique, s'approche pour voir, il dit : *Je vais faire un détour*. Et là, notre texte biblique dit cette chose absolument bouleversante : *Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour*. Si le Seigneur l'a vu faire un détour, c'est qu'il le guettait, c'est qu'il l'attendait, il faisait brûler sa flamme dans le buisson en se disant : « Pourvu qu'il me voie, pourvu qu'il s'intéresse à moi, pourvu qu'il s'approche ». C'est toujours comme ça, Dieu est amoureux de chacun de nous, mais il y a notre liberté. Même sa lumière ne peut pas nous capturer. Dieu essaye de nous attirer (qu'elle est belle, cette flamme, qu'il est étrange, ce spectacle), mais Dieu ne nous force pas, il espère, seulement, il retient sa respiration. *Le Seigneur vit que Moïse avait fait un détour, et il poussa un soupir de bonheur*. Alors, il peut appeler *Moïse, Moïse ! – Me voici...*

Ce début de la relation entre Dieu et Moïse est très beau et pour Moïse, c'est une expérience décisive qui le marque à vie. Il était devenu fort, dit l'épître aux Hébreux⁴, *tamquam videns invisibilem*, comme s'il voyait l'invisible. Cette flamme du buisson avait fait naître en lui un regard sur une autre lumière, et il a eu sans doute toute sa vie comme la nostalgie de cette première rencontre lumineuse. Il cherche toute sa vie à revoir cette lumière du buisson, tout en comprenant qu'on ne peut pas sur cette terre voir Dieu face à face. Alors, sur l'Horeb, dans la tente de la Rencontre, il implore.

Et Moïse dit : « Fais-moi voir de grâce, ta gloire ». Et le Seigneur dit : « Je fais grâce à qui je fais grâce et j'ai pitié de qui j'ai pitié. Mais tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre ». Exode, chapitre 33.

⁴Hé 11, 27.

Ma face, on ne peut la voir sans mourir. Tu choisis... Ma jeunesse a été marquée par la mort d'un homme que j'aimais et admirais beaucoup. Il s'appelait Jean-Marie Vigne. Il était père de sept enfants, et se trouvait à la tête d'un gros cabinet parisien d'assurances. Chrétien, il priait, lisait les théologiens, les mystiques. Il écrivait un carnet spirituel. Souvent, ses conversations d'affaires - qu'il menait fort bien - se terminaient avec ses clients sur des sujets de haute spiritualité. Dans son cabinet, on parlait d'assurance vie, et d'incendie, et on parlait de vie éternelle, et du feu qui brûle à l'intérieur. Cet homme extraordinaire est mort d'une crise cardiaque, à sa table de travail, une nuit qu'il écrivait. Au matin, quand on a saisi le carnet où il avait tracé sa dernière ligne, on a lu cette phrase, écrite avec les mots-mêmes de Moïse : *Fais-moi voir, de grâce, ta gloire.*

La transfiguration

Je viens maintenant au texte même de la Transfiguration, dans la version de saint Matthieu que nous avons lue et célébrée ce matin. Je ne veux pas faire une homélie, je veux faire trois remarques très simples.

La première remarque, c'est que Jésus n'a pas choisi de vivre la transfiguration au milieu de la foule. Il y a aussi peu de monde sur la montagne de la transfiguration qu'il y en a au Golgotha. Les foules sont ailleurs, elles sont au Trocadéro ou à XXX, mais là où il se passe des choses vraiment importantes, elles n'y sont pas, elles ne peuvent pas y être. Jésus quitte la foule, parce que ce « sixième jour » dont parle saint Matthieu (mais la traduction liturgique a gommé cette précision, qui est pourtant une clé capitale de lecture du texte), ce sixième jour est la veille de la conclusion liturgique et populaire de la Fête des Tentes, qui est l'apogée de l'excitation messianique et nationaliste dans la Palestine de l'époque⁵. Or il ne faut pas de contre-sens : Jésus va vivre cet

⁵Pierre Bonnard, *L'évangile selon saint Matthieu*, p. 254.

apogée messianique, mais pas dans le genre de ce que la foule attend. Il n'est pas transfiguré pour prendre le pouvoir sur la foule. Il est transfiguré parce que c'est son identité profonde. Et qu'il révèle qui il est, qu'il révèle tous ses secrets, à ses amis. Ces trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, sont sans doute ceux que le Seigneur a trouvés les plus mûrs pour cette expérience. Comme dit Vladimir Volkoff, les « seuls capables de ne pas être aveuglés, détruits » par cette expérience.

Ma deuxième remarque serait pour souligner que Jésus fait « monter » ses disciples, *anaphérei autous*, sur la haute montagne. Je ne sais pas pourquoi nos traductions affaiblissent le texte : « il les emmena sur une haute montagne ». Non ! il ne les emmena pas du tout. *Anaphérei*. Il les fit monter ! Littéralement, il les « porta dessus » vers la montagne. C'est très important que Jésus les fasse monter d'un cran. Pour comprendre la vérité, il ne faut rester au rez-de-chaussée de la vie, pour trouver la lumière, il faut monter sur la montagne. Jésus invite les disciples qui sont prêts à le faire, ou qui en manifestent le désir, à monter. Je pense à un texte de Maurice Zundel, ce merveilleux mystique, ce prêtre suisse à la destinée étonnant. C'est une lettre à une amie, écrite le 30 mai 1974⁶.

L'homme est une fusée à trois étages : physiologique, psychologique, et personnelle. Les deux premiers sont préfabriqués. Le troisième est une simple possibilité, une exigence, une aimantation, une polarité, une vocation. C'est à cet étage (le troisième) que se situent tout l'humain et tout le divin. Si on les cherche ailleurs, on est sûr de ne pas les trouver. Ne vous étonnez pas que les deux premiers étages soient ce mélange confus, incohérent, océanique, plein d'adhérences égocentriques, d'émotions larmoyantes et de tempêtes cosmiques. Nous en sommes tous là. Il faut prendre simplement conscience que ce n'est pas nous, que notre vrai moi nous attend au troisième étage : dans le dialogue avec la divine Pauvreté, et que c'est le Visage de l'Unique qu'il s'agit de trouver, en

⁶Lettre à France du Guérand, publiée dans *A l'écoute du Silence*. Paris, 1978.

laissant tomber, avec une lucide indifférence, tout le bruit des étages inférieurs...

Il me semble que Jésus entraîne les disciples au troisième étage, là où l'on va rarement, là où l'on rencontre à la fois le vrai soi-même et le vrai Dieu. On laisse le chaos, le désordre de nos ténèbres originelles (le « mélange confus » comme dit Zundel) et on s'élève vers l'ordre, la lumière et la beauté de Celui qui donne sens à notre vie.

Il y a cependant – et ce sera **ma troisième remarque** – un incroyable passage intérieur à faire pour les disciples, afin de se tenir sur la montagne, dans la lumière du Transfiguré. Tous les commentateurs anciens du récit de la Transfiguration soulignent l'affolement de Pierre, à la suite de saint Luc, qui écrit : « Il ne savait pas ce qu'il disait » (comprenez qu'il disait n'importe quoi). Saint Augustin fait remarquer par exemple que Pierre veut faire trois tentes, parce qu'il divise là où il faudrait unir. Christ est la Parole de Dieu, il est aussi parole de Dieu dans la Loi avec Moïse, parole de Dieu dans les prophètes avec Elie. Alors Dieu se charge de la tente, une seule tente : celle de la nuée qui vient les couvrir de son ombre.

En réalité, ce qui m'intéresse et me touche, c'est le sommeil qui s'empare des trois disciples. On doit cette notation à saint Luc (Matthieu ne parle pas du sommeil). Pierre et Jacques et Jean sont accablés, alourdis (*bébaréménoi*) de sommeil – c'est le même verbe à Gethsémani. Quand les mêmes trois disciples s'endorment aussi. Quand le Messie est transfiguré par la gloire divine, c'est trop dur, et l'on s'endort comme d'un sommeil protecteur, prophylactique. Quand le Messie est défiguré par la peur humaine, c'est trop dur, et l'on s'endort encore, du même sommeil protecteur. Ce sommeil exprime comme un refus intérieur de la gloire ou de la passion. Il faut du temps pour comprendre que la Pâque, la déflagration lumineuse de Pâque, qui fait déchirer le voile du temple et rouler la pierre des tombeaux, est celle aussi qui transfigure Jésus, mais qu'elle s'abîme dans la dé-figuration du vendredi au Golgotha.

En tous cas, Pierre, Jacques et Jean, s'alourdissent de sommeil au moment où leur maître laisse transparaître sa divinité, dans son humanité, comme au travers des branches du pauvre buisson, la flamme ardente du feu s'est mise à rougeoyer. Nous nous émerveillons de cette scène où la divinité de Jésus transparaît. Ce qui devrait plutôt nous émerveiller, ce n'est pas Jésus ait pu montrer qu'il était Dieu, quelques instants sur le Thabor, c'est plutôt qu'il ait réussi à le cacher tout le reste du temps. Que la divinité éclatante ait pu se voiler sous le vêtement humain, dans une humanité acceptée, avec les joies humaines et les limites humaines. L'humanité d'un Dieu qui a connu la douceur de mains maternelles, qui a eu faim et soif, qui a ri et pleuré, qui s'est baigné dans le Jourdain en éclaboussant ses amis, qui a cherché l'ombre des arbres sur la place du village. L'extraordinaire, c'est que sa beauté divine, splendide, d'une blancheur éclatante, ne lui ait échappé que ce jour-là, sur le Thabor, comme par distraction, comme si Dieu s'était trahi, une fois en passant, au cours de 33 ans de vie d'homme. Tous les autres jours, il cachait si bien sa gloire de lumière divine. Ce matin, aux Laudes, nous chantions, dans cette hymne de la transfiguration que j'aime beaucoup, cette phrase : *Un instant, nos yeux ont surpris ta gloire...* Jésus s'est peut-être laissé surprendre.

Saint Grégoire Palamas – un merveilleux théologien mystique orthodoxe du XIVe siècle, qui avait été moine au mont Athos, avant d'être évêque de Thessalonique, écrit ceci : *Le Christ possédait sous sa chair l'éclat de la Lumière divine. Lorsqu'il fut transfiguré, ce n'est pas en acquérant ce qu'il n'était pas, mais en se montrant à ses disciples, tel qu'il était, en leur ouvrant les yeux, en se faisant voir à ces aveugles...*⁷

Serons-nous transfigurés ?

⁷Grégoire Palamas, *Première homélie sur la transfiguration*, PG 151, c. 424, cité par Un frère carme, *Les sens spirituels*, Editions du Carmel, 2014, p. 151.

Je termine ce petit entretien en me demandant avec vous où est passé maintenant, le Christ transfiguré, le Verbe de Lumière. Où est donc passé, dans la grisaille du monde et parfois de nos propres vies, ce Messie qui fut transfiguré, puis défiguré, puis ressuscité ? Je crois que l'expression même de « transfiguré » (comme de « défiguré ») devrait nous renvoyer au visage. Le nôtre et celui de nos frères. C'est un visage d'homme qui a été trans-figuré de lumière divine. Un jour, au Musée de Lille, j'allais voir la fameuse descente de croix de Rubens - peut-être une des plus belles toiles que je connaisse. Et je m'étais dit, en voyant le visage de ce Christ, la tête en arrière, les yeux mi-clos - je m'étais dit : « Mais ce sont des yeux, une bouche, un nez. Un visage d'homme ». Dieu a pris même visage que nous, et nous le retrouvons partout, maintenant. Son visage ne nous laissera plus. Le théologien Bruno Chenu se demandait un jour si le christianisme n'était pas « la religion des visages ». Je crois qu'il avait raison.

Dans la beauté des visages humains, l'amour de Dieu et l'amour humain se confondent. François Weyergans écrit : *Si tu n'as pas connu la tentation de faire d'un visage la face de l'absolu, tu n'as pas connu l'amour. Et si tu n'as pas été conduit à l'absolu par l'amour d'un être, tu n'as pas connu davantage l'amour humain.* Ce qu'il nous faudrait bien, un jour, c'est arriver à comprendre que tout visage humain est une icône.

Au fond, ce qui nous manque, à nous autres chrétiens, c'est une théologie complète de l'incarnation. Les Pères de l'Eglise répètent que le Verbe s'est incarné par trois fois. Une première fois dans la Parole créatrice, prophétique, royale ; une seconde fois dans la chair, en la personne de Jésus. Et une troisième fois dans notre humanité. Dieu a pris goût au visage humain, depuis l'incarnation de son Fils unique. Evdokimov disait que « depuis l'Incarnation du Verbe, tout est dominé par le visage, par la figure humaine de Dieu ». De même que Dieu habite secrètement l'homme, comme le feu se cache dans le buisson, l'amour resplendit dans le visage de ceux que nous aimons et qui nous aiment,

l'amour transfigure leur visage. Mais aussi, comme l'avert et le revers, Dieu habite aussi avec prédilection les hommes souffrants, pauvres, abandonnés. Et son Christ, son Fils Unique – pour le coup dé-figuré plus que trans-figuré – habite aussi leurs visages.

Nous entendions hier soir à l'office le pape saint Léon le Grand dire que Jésus s'est montré transfiguré de lumière pour donner du courage à l'avance à ses disciples, les « prémunir contre le scandale de la croix », leur éviter d'être bouleversés dans leur foi lorsqu'il devrait vivre sa passion. C'est pieux, mais c'est idiot, ou alors complètement raté, parce que lumière du Thabor ou pas, les disciples se sont sauvés à toutes jambes quand leur beau Messie transfiguré a été arrêté par la soldatesque. Non, il se montre transfiguré, dans la lumière pascale, parce qu'il est également défiguré le vendredi saint, il n'y a pas de pâque sans vendredi saint. Mais aussi, il se montre à nous transfiguré et défiguré pour que nous passions nous, notre vie entière à scruter passion et résurrection dans le visage de nos frères.

Chaque fois que Pâque s'approche, je repense à un visage rencontré en prison, le matin de Pâques, il y a vingt ans. J'ai raconté souvent cette histoire, je crois. Le visage de Christian, le visage abîmé par l'alcool, la drogue et les médicaments, c'était un détenu violent, très agité, je le connaissais bien et j'avais une certaine tendresse pour lui, il était un peu mystique dans son genre, il lisait volontiers des livres de théologie, mais il n'était pas très équilibré. Cette nuit-là, la nuit pascale, il avait fait une crise de démence. Je ne sais plus s'il avait tout cassé dans sa cellule, mais il s'était barricadé. Il ne voulait voir que l'aumônier, les surveillants m'ont intercepté dans la cour que je traversais pour aller à la chapelle célébrer la messe de la résurrection. Mon étole sur le bras j'ai fait un détour jusqu'à sa cellule. La crise était passée, mais Christian était terrorisé, à l'idée qu'on allait sûrement l'envoyer à la terrible prison psychiatrique de Château-Thierry. Il m'a dit : « Dominique, ils ne vont quand même pas m'envoyer chez les fous ? Tu leur diras, toi, que je ne suis pas fou, la

preuve, c'est que je veux être diacre ». Avant que j'aie eu le temps de réagir, il m'a pris mon étole, il l'a mise à son cou, et il répétait : « Tu vas leur dire à ces enfants de salaud, que je ne suis pas fou ». C'était le matin de Pâques. Et j'étais là avec cet enfant de Dieu, vêtu dérisoirement d'un ornement sacré, et à ce moment-là, le visage de ce Christian, dont les yeux brillaient d'angoisse, m'est apparu comme le visage du Christ, à la fois défiguré et transfiguré, je ne sais pas comment vous dire. Depuis, je cherche Pâques, sur les visages. Christ s'offre à nous dans les visages, les vôtres, le mien, il faut le chercher avec amour.

Je ne peux pas ne pas terminer en racontant l'histoire de Serafim de Sarov, le saint « transfiguré », en pensant que ça peut être aussi notre histoire. C'est en tous cas l'histoire d'un frère dans le Christ, et d'une grâce gratuite du Dieu qu'il aimait tant.

Prokhore Mochnine était né à Kursk, fils de marchand dans la Russie du XVIIIe siècle. Adolescent, il rêvait de Dieu, et il entra au monastère de Sarov, dans une immense forêt, habitée surtout par les ours. Prokhore arriva au monastère le soir du 22 novembre 1778, dans la pénombre de l'église, où les cierges brûlaient devant les icônes, les moines psalmodiaient les vêpres. Prokhore avait dix-neuf ans. Le cœur en joie, il devint le frère Séraphim - le nom signifie en hébreu *flamboyant* - et il lia sa vie pour toujours au monastère, tour à tour moine boulanger, moine bûcheron. De tempérament heureux, Séraphim aimait rire. En s'adressant à ses frères, il leur donnait ce nom incroyable, il les appelait : *radost moïa. Ma joie...* Un jour, un Jeudi saint, après avoir béni la foule, au lieu de se retirer, après la cérémonie, il resta cloué sur place, son immobilité dura trois heures. Revenu à lui, il déclara à son higoumène : *J'étais ébloui comme par un rayon de soleil. Tournant les yeux vers cette lumière, je vis Notre Seigneur dans sa gloire, brillant d'une lumière ineffable, entouré par les armées célestes, anges, archanges, chérubins. Et moi, terre et cendre, il me bénit.*

Après quelques années d'érémisme dans la forêt, il rentra au monastère. A partir de 1823, et pendant dix ans jusqu'à sa mort, Séraphim, dont les charismes de guérison et de prophétie commençaient à se répandre, s'offrit, tel un curé d'Ars ou un Padre Pio, aux incessantes visites de toute la sainte Russie. Des hommes, des femmes, des prêtres, venaient chercher la paix, le conseil spirituel, chez le vieux moine, aux paroles lumineuses.

Le témoignage le plus bouleversant est celui de Nicolas Motovilov, qui visita Séraphim en 1831. L'étudiant moscovite était malade de la sclérose en plaques, et Séraphim le remit debout, définitivement. Mais surtout, il s'attacha à guérir l'âme malade de cet intellectuel tourmenté. Motovilov a consigné dans ses *Souvenirs*, ses nombreux entretiens avec Séraphim. Aux questions rationnelles du jeune homme, le vieux starets répondait en le nourrissant des profondeurs de la vie divine. Un jour qu'ils s'entretenaient tous les deux, sous la neige qui tombait doucement : *Père, dit Motovilov, comment puis-je connaître en moi la présence du saint Esprit ? - Oh, je t'ai déjà dit que c'était simple. Alors, raconte* Motovilov, le Père Séraphim me prit par les épaules et dit : *« Nous sommes tous les deux dans la plénitude de l'Esprit saint, pourquoi ne me regardes-tu pas » ? - Je ne puis, Père, des foudres jaillissent de vos yeux. Votre visage est devenu plus lumineux que le soleil. - N'aie pas peur, dit Séraphim, tu es devenu aussi lumineux que moi. Tu es à présent aussi dans la plénitude de l'Esprit, sinon tu n'aurais pas pu me voir. Regarde-moi dans les yeux, Dieu est avec nous.* Motovilov se souviendrait toute sa vie, il écrit : *« Je le regardais, imaginez-vous un homme qui vous parle et sa face est comme au milieu du soleil de midi. Vous voyez le mouvement de ses lèvres, l'expression changeante de ses yeux, vous entendez le son de sa voix, vous sentez ses mains vous serrer les épaules, mais en même temps, vous n'apercevez ni ses mains ni son corps, ni le vôtre, rien qu'une étincelante lumière qui se propage tout autour, à une distance de plusieurs mètres, éclairant la neige qui recouvrait la prairie et qui tombait*

doucement ». Et Sérafim murmurait : *Radost moïa, ma joie, maintenant tu ne poses plus de question. Retiens l'essentiel. Dieu s'est fait homme pour l'homme devienne Dieu ».*